

Le Chant des Arbres

C'était une journée comme les autres. Le soleil perçait à travers les nuages gris, et l'air était humide, les senteurs remontant après la pluie. Je pris la décision de sortir. Marchant le long des sentiers de terres bordées d'arbres qui se trouvaient près de la maison, je profitais de cet instant de lumière et de soleil. Les oiseaux chantaient, heureux de la fin de la pluie. Nous étions au printemps, la saison de la vie, et tout autour de moi le clamait. Les arbres, avec leurs feuilles d'un vert vif, les oiseaux qui chantaient, le soleil qui réchauffait sans brûler, la pluie, une pluie tiède et épaisse, pas une pluie glaciale d'hiver qui vous glace les os. Si je tendais l'oreille, j'aurais pu jurer entendre le bruit de la sève à travers les troncs d'arbres. C'était un instant de croissance et de vie. Moi, qui passait mes journées dans un bureau sans fenêtres, éclairés par des lumières artificielles, à m'user les yeux au point que l'éclat du soleil me blessait, je savourais cet instant présent. Dans notre monde si pressé, c'était un instant de calme, où je n'avais pas d'autre raison que le plaisir d'être là. C'était un instant serein, un de ces instants dont on souhaiterait qu'il ne s'arrête jamais, comme lorsque l'on boit le thé, sur une terrasse, au crépuscule, ou que l'on regarde la mer et que le vent frais et sentant le sel vous caresse le visage. De tels instants sont rigoureusement improductif, mais ils sont indispensables dans toute vie.

Il me semblait entendre le chant des plantes en plus de celui des oiseaux. C'était un jour important pour les gens qui clamaient savoir ce qui se passait dans le monde : les citoyens, un mot qui m'avait toujours évoqué des images désagréables de pays gris et de petits hommes hurlant des discours sur la destruction nécessaire de telles ou telles parties de la société au nom d'une prospérité imaginaire, faisait le choix du prochain clown à diriger le pays depuis son théâtre clinquant de Paris. Ce n'était pas une pensée très charitable : diriger est sans doute un des pires travaux du monde. Mais je me disais parfois que cela me rassurait si j'apprenais que les dirigeants prenaient le temps d'apprécier les choses simples. Mes pas me conduisirent à la rivière. Les eaux boueuses charriaient des branches tombées et de la saleté. En voyant cette masse liquide et opaque, je me demandais comment faisaient les poissons qui vivaient là-dedans. Ils auraient certainement pu nous donner des leçons sur comment vivre dans un milieu trouble.

Des papillons voletaient au-dessus de l'eau. J'ai toujours aimé le vol des papillons : c'était un vol en arabesque, comme une danse, un vol léger et sans souci. Les papillons n'ont pas de souci : ils ne prennent pas le temps d'en avoir. Je repris ma marche, laissant mes pieds choisir où aller. Le calme régnait, les gens ayant autre chose à faire que travailler. C'était un moment de repos, et de sérénité. Autour de moi, les arbres chantaient. Un chant imperceptible, omniprésent : le chant de leur vie, le chant du renouveau. Là où j'habitais, les arbres étaient rares. L'homme les avait coupés. La vue de ma fenêtre était celle de champs bruns et d'un arbre solitaire au milieu. C'était une vision de solitude et de désolation, surtout le soir, quand les ombres s'allongeaient et que le soleil était d'un rouge froid. C'était des soirs de fin du monde, des soirs où la solitude pesait sur l'être. Mais aujourd'hui, le soleil était chaud et la vie m'entourait. Aujourd'hui, les arbres chantaient. Je fermais les yeux, laissant la chaleur du soleil pénétrer chaque pore de ma peau. Quoi qu'il advienne, la force de cet instant

demeurerais, cette lumière brillerait pour les moments sombres et cette chaleur me pousserait toujours en avant.